

y a-t-il quelqu'un qui l'ignore? Ah! il retentira jusque dans la postérité la plus reculée, pour inspirer une éternelle horreur, ce cri, signal de la plus sacrilège guerre, et expression de la plus inconcevable rage: *Ecrasez, écrasez!*... Eh quoi? — *L'infâme!* — Qu'est-ce à dire? — O saints autels, pardonnez, si j'achève... c'est-à-dire, juste ciel!... Ecrasez Jésus-Christ, sa Religion et son Eglise. A ce cri forcené, que poussèrent des écrivains trop fameux du dernier siècle, se forma une vaste coalition de sophistes, de beaux esprits, de savans, conjurés pour la destruction du christianisme. Le monde fut inondé d'un déluge de livres déistes, athées, sceptiques, matérialistes, où ils exhâlèrent toutes leurs fureurs contre la religion du vrai Dieu; où ses dogmes et ses mystères furent bafoués, sa divine morale indignement travestie et calomniée, son culte pur et sublime représenté comme une grossière superstition, sa loi d'amour traitée de fanatisme barbare, ses ministres voués à la haine publique, comme des imposteurs et des ennemis du genre humain. Ce sont ces livres qui, circulant partout avec impunité, pendant quarante années entières, et dévorés avidement par toutes les classes de lecteurs, fondèrent parmi nous un véritable antichristianisme; rendirent l'impiété, l'athéisme même, populaire; et exaltant jusqu'au délire les passions violentes d'une multitude sans frein, puisqu'elle était sans Dieu, l'armèrent enfin de la hache qui abattit les édifices sacrés, et du glaive qui abreuva la terre du sang des prêtres de Jésus-Christ. Alors, le grand œuvre étant consommé, Dieu paraissant vaincu par l'enfer, et son culte aboli, l'incrédulité triomphante proclama, parmi le sang et les ruines, que *les livres avaient tout fait*, et plaça leurs auteurs, comme les nouveaux dieux du siècle, dans son Panthéon.

Et voilà les livres qu'on répand, avec plus de profusion que jamais, dans la France redevenue chrétienne; qu'on y reproduit chaque jour, sous toutes

les formes; qu'on imprime pour la jeunesse des villes; qu'on réimprime pour le peuple des chaumières; qu'on étale dans nos rues et nos places publiques; qu'on offre aux curieux dans les cabinets littéraires; qu'on colporte, qu'on vend, qu'on loue, qu'on prête, qu'on donne: afin qu'à tout prix, et d'une manière quelconque, ces livres pleins d'apostasie et de blasphème, deviennent la nourriture de tous les esprits, et l'étude universelle de tout ce qui sait lire. Que veut-on, si ce n'est (et on ne le cache pas, car ces mêmes livres ne cessent de le répéter) une nouvelle révolution antireligieuse, plus funeste peut-être et plus décisive que la première? Eh! qui serait assez aveugle pour ne pas voir qu'elle est toute entière, cette révolution, dans les doctrines qui circulent; qu'elle couve et fermente dans les cœurs; et que, si elle n'éclate pas encore, elle nous avertit assez, par mille signes effrayans, du danger dont elle nous menace? comme ces affreuses tempêtes, encore renfermées dans le sein de noirs et épais nuages qui, avant de crever sur nos têtes, grondent quelque temps d'un bruit sourd et terrible, et laissent échapper les éclairs précurseurs de la foudre. Ah! lorsque les ministres de la divine parole annonçaient, il y a cinquante ans, d'une voix si prophétique, que la philosophie des livres dont nous parlons causerait la chute des autels, et la ruine de l'antique Eglise de France, elle était encore, cette Eglise, dans toute sa vigueur, et semblait pouvoir braver les orages, appuyée qu'elle était sur la vénération héréditaire des peuples, sur quatorze siècles de gloire et de services, et sur ces racines profondes qui étaient entrées si avant dans les fondemens mêmes de la monarchie. La prédiction néanmoins n'a été que trop fidèlement accomplie: elle est tombée, cette puissante Eglise, avec un fracas qui a retenti dans tout l'univers, et la monarchie s'est écroulée sur elle; et lorsque la même cause de destruction agit avec un redoublement de force, et avec une liberté sans

bornes ; lorsque les livres obscènes et impies , multipliés comme le sable des mers , et répandus à pleines mains jusque dans les dernières classes de la société , soulèvent tout contre le Ciel , nous ne tremblerions pas pour notre Eglise à peine renaissante , réparaisant faible , sans appui , et comme étrangère aux milieu d'une génération nouvelle , qui ne l'a pas connue dans les jours de sa splendeur , dont les premiers regards l'ont vue calomniée , proscrite , traînée comme criminelle sur les échafauds , qui a sucé avec le lait les plus tristes préventions contre la religion et ses ministres , et qu'on ne cesse d'aigrir et d'irriter encore , par tout ce que la haine du christianisme peut inspirer de déclamations et de blasphèmes ! Que ne pourrais-je pas dire ici sur les progrès , tous les jours plus sensibles et plus rapides , de l'immortalité et de l'incrédulité parmi les peuples , depuis que cette licence d'imprimer et d'écrire s'est débordée sans mesure , et n'est plus contenue par aucune digue ? Mais pourquoi dire ce qui est si connu ? les faits eux-mêmes ne parlent-ils pas assez haut ? Tant de marques publiques d'aversion et de mépris pour les choses saintes et les personnes consacrées à Dieu , tant d'outrages prodigués journellement au sacerdoce de Jésus-Christ , tant de sanctuaires profanés , de tabernacles brisés par une fureur sacrilège que rien ne peut réprimer , n'en disent-ils pas assez , sans que j'afflige , par de si douloureux récits , la piété d'un Roi , à qui tout le monde sait que sa religion est plus chère que sa vie ? Dans cet état de choses , qui s'aggrave à tout instant , si les esprits continuent à se nourrir de tous les poisons de l'athéisme et du libertinage , ne viendra-t-il pas un moment qui ne saurait être éloigné (ô Dieu ! vous ne le permettrez pas , et vous détournerez un si grand malheur) ; mais , à juger des effets par les causes , et de l'avenir par le passé , ne viendra-t-il pas enfin un moment où cette religion sainte de nos rois et de nos pères , cette religion du monde catholique , nommée aujourd'hui la religion de l'état ,

la seule qui soit en butte à la haine de l'enfer et des méchans , sera aussi la seule religion impossible à protéger dans l'état contre une multitude corrompue dans ses mœurs , pervertie dans ses croyances , enivrée du fanatisme de l'impiété , à qui tant de livres ne cessent de donner des idées monstrueuses du christianisme et de ses prêtres , et de répéter qu'il ne peut y avoir pour elle de bonheur que dans l'abolition de l'un et l'entière extermination des autres ?

Mais ne dois-je parler que de la multitude ? Les leçons du vice et de l'incrédulité n'ont-elles d'attrait que pour le vulgaire ? Hélas ! les ouvrages les plus dangereux et les plus corrupteurs , ceux où le blasphème est préparé avec plus d'art , le sophisme présenté sous une forme plus séduisante , la calomnie assaisonnée d'un sel plus piquant ; où tout ce qui flatte et émeut les passions du cœur , est mêlé plus habilement à tout ce qui éblouit et égare l'esprit ; où tous les fondemens des mœurs , de la foi , de l'ordre social même , sont sapés avec plus d'adresse et de perfidie ; les ouvrages , en un mot , des maîtres fameux de notre philosophie antichrétienne , ne sont-ils pas lus avec avidité par le monde savant , par le monde poli , et surtout par cette innombrable jeunesse de toutes conditions , qui s'élève autour de nous pour nous remplacer bientôt dans tous les rangs de la société ? Ne sont-ce pas là les ouvrages que l'on étudie , les modèles sur lesquels on se forme à raisonner et à penser , les sources où se puisent les opinions et les doctrines ? Or , je le demande , lorsque , par l'effet de ces continuelles lectures , l'esprit d'irréligion et de licence , que ces livres respirent et qu'ils communiquent , sera enfin devenu l'esprit dominant de toutes les classes , de ceux qui commandent et de ceux qui obéissent , de ceux qui font ou interprètent des lois , et de ceux qui les exécutent , quelle force nous empêchera de retomber dans cette affreuse anarchie morale , religieuse et politique , d'où nous avons été tirés par des miracles visibles

de la toute-puissance et de la miséricorde divine ? Mais peut-être que j'exagère l'influence pernicieuse que les écrits de la secte incrédule exercent sur la religion et sur les mœurs. Ecoutez donc ce qu'en disait, vers le milieu du dernier siècle, non un des adversaires de cette secte, mais un de ses chefs les plus renommés et de ses oracles, ce Citoyen de Genève, aussi étonnant par l'énergie des aveux que lui arracha quelquefois sa conscience, que par les prodigieux écarts où le précipita son orgueil : écoutez-le, mes Frères ; il parle ici d'un ton assez grave pour que j'ose le citer dans cette chaire.

« Plût à Dieu, dit-il, que la plupart de nos écrivains fussent demeurés oisifs ! les mœurs en seraient plus saines, et la société plus paisible. Mais ces vains déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les bases de la foi, et anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie et de religion, et consacrent leurs talens et leur philosophie à détruire et avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. . . Que contiennent, poursuit-il, les écrits des philosophes les plus connus ? l'un prétend qu'il n'y a d'autre Dieu que le monde ; l'autre, que le bien et le mal moral sont des chimères ; un troisième, que les hommes, semblables aux loups des forêts, peuvent se dévorer sans scrupule. Voilà les sages maximes qu'ils nous enseignent, et que nous transmettons d'âge en âge à nos descendans. Le paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honneux que lui a préparés l'imprimerie, sous le règne de l'Évangile ? Les écrits impies des Leucippe et des Diagoras sont péris avec eux ; mais, grâce aux caractères typographiques et à l'usage que nous en faisons (c'est toujours le philosophe de Genève qui parle), les dangereuses rêveries des Hobbes et des Spinoza resteront à jamais. Allez, écrits célèbres, dont la simplicité de nos pères n'aurait pas été capable ; ac-

compagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des incœurs de notre siècle ; et portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidèle de nos progrès et de nos sciences. S'ils vous lisent, et qu'ils ne soient pas plus insensés que nous, ils lèveront leurs mains au ciel, et diront dans l'amertume de leur cœur : Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des funestes lumières de nos pères, et rends-nous l'innocence, le seul bien qui puisse faire notre bonheur, et qui soit précieux devant toi ! » Telles sont les énergiques paroles d'un censeur qu'on ne tiendra pas pour suspect ; encore ne les trouve-t-il pas assez fortes à son gré, et il ajoute aussitôt cette mémorable sentence : « A considérer, dit-il, les désordres effroyables que l'imprimerie a déjà causés en Europe, et à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se repentir d'avoir introduit cet art terrible dans leurs états (1). »

Ainsi s'exprimait, sur la publication des livres impies et sur les maux qu'on en devait attendre, un auteur, licencieux lui-même et incrédule, qui écrivait quarante ans avant que ses livres eussent bouleversé le monde par la plus désastreuse des révolutions. Et nous, instruits par une si fatale expérience, témoins d'une catastrophe unique dans l'histoire des siècles, nous serions encore à comprendre toute la gravité, toute l'étendue du péril qu'il sut mesurer et prédire si long-temps d'avance ! nous nous ferions encore un point de sagesse de ne prescrire aucunes limites, de n'imposer aucunes règles à l'usage d'une liberté dont ceux-mêmes qui en abusèrent, connurent les redoutables effets, et que nous avons vue nous-mêmes opérer tout-à-coup et comme par en-

(1) Discours de J. J. Rousseau, qui remporta le prix à l'Académie de Dijon. — Edition in-4° de Genève, 1782, fo 7, p. 44, 55, 56.

chantement, sous nos yeux, la dissolution entière de l'ordre religieux et social!

Hélas! mes chers Auditeurs, au lieu de rapporter les prédictions des autres, je vais me permettre d'en faire à mon tour, et dire ici, avec la liberté qui convient à mon ministère, ce que me font apercevoir dans l'avenir les lumières de la foi, jointes à celles de l'expérience et de la raison; je dirai, le cœur serré par la crainte et oppressé de douleur: Le danger, mes Frères, le grand danger, le voici: c'est que Dieu ne se lasse enfin d'être ouvertement et impunément outragé tous les jours, chez une nation qu'il a comblée de ses faveurs; d'être personnellement le sujet de toutes les dérisions et de toutes les satires, le jouet perpétuel des écrivains et des lecteurs, comme s'il était de ces dieux qui n'ont ni des oreilles pour entendre, ni des yeux pour voir, ni un bras pour frapper. Jusqu'à présent, il ne s'est vengé que par des bienfaits: les abîmes que notre impiété avait creusés sous nos pas, et où déjà nous semblions engloutis, il les a comblés; il a relevé les ruines dont nous nous étions entourés, guéri les plaies que nous nous étions faites, brisé les sceptres de fer et les jougs d'airain que nous nous étions forgés, éteint le feu de ces guerres dévastatrices qui avaient armé tous les peuples les uns contre les autres, et fait du monde entier un théâtre de deuil et un champ de carnage; ses temples, d'où notre fureur l'avait banni, il a daigné y rentrer au premier signe de notre repentir, et reparaitre sur le trône de sa miséricorde, dans ces sanctuaires dépouillés, mutilés de nos mains, et encore teints du sang de ses ministres que nous avions versé; l'ordre, la paix, le gouvernement paternel de nos rois qui nous avaient été ravis, il nous les a rendus comme les gages heureux de tous les biens que son amour nous préparait: mettant enfin le sceau à notre réconciliation, et le comble à ses grâces, il nous a rendu la race auguste et pieuse de nos rois, pour nous être le gage de toutes les espé-

rances, le modèle de toutes les vertus, et par son invincible penchant à pardonner et à répandre des bienfaits, la vivante et majestueuse image de la clémence et de la libéralité divine. A quel retour ce Dieu de bonté ne devait-il pas, après cela, s'attendre? Cependant qu'avons-nous fait pour lui témoigner notre reconnaissance? nous avons proclamé sa religion sainte, religion de l'état: elle ne devait pas avoir besoin auprès de nous de ce nouveau titre, cette religion dans laquelle nous sommes nés, qui est depuis quinze siècles la religion de la France, comme elle est depuis dix-huit cents ans la religion de l'univers catholique. Mais enfin, depuis que nous l'appelons aussi religion de l'état, comment l'avons-nous traitée? Il faut le dire, mes Frères: elle est, cette religion de l'état, la seule religion méprisée, insultée, blasphémée publiquement parmi nous, la seule livrée sans défense aux indécents caprices, aux impurs sarcasmes, aux monstrueuses calomnies des plumes les plus licencieuses et les plus impies. Si toute autre religion était attaquée de la sorte, nous trouverions dans les principes de notre tolérance et de notre philosophie de quoi la protéger. Mais que des milliers d'écrivains conjurés se déchaînent contre la religion du vrai Dieu, qu'ils l'accablent de tous les genres d'outrages, nous voyons ces excès sans nous en émouvoir; que dis-je? nous lisons avec une curiosité avide ces productions de l'impiété en délire, nous les recherchons avec empressement, nous faisons gloire de les posséder dans les précieuses collections qui ornent nos cabinets. Et si on nous parle de l'honneur de Dieu offensé, peut-être répondons-nous froidement que ces livres, après tout, nous amusent, que le monde entier les admire, et que si les intérêts de Dieu en sont blessés, ce n'est pas à nous, mais à lui à venger ses injures. Et voilà précisément ma crainte, c'est qu'il ne se venge en effet et des auteurs et des possesseurs de ces ouvrages de blasphème, de ceux qui ont fait l'idole, et de ceux qui lui rendent un

culte sacrilège. Ma crainte est que ces monumens d'une haine furieuse contre la Divinité, haine inconnue même au paganisme, et qui était restée jusqu'à nos jours cachée au fond des enfers, n'attirent la foudre du ciel sur vos maisons, sur vos familles et sur vous-mêmes. Plus le mal est étendu et autorisé par l'exemple presque universel, plus ma crainte redouble; car c'est pour les grands crimes publics, auxquels tous ou presque tous participent, que la colère divine éclate sur les nations. Or, quel crime que celui dont je parle! Voulez-vous en comprendre l'énormité, mes Frères?

Figurez-vous un étranger, un barbare, venu des extrémités du monde dans ce royaume chrétien, qui, après avoir parcouru des yeux, dans nos bibliothèques, dans les rues et les places de nos villes, cette multitude d'écrits prétendus philosophiques qui sont exposés partout aux regards, frappés de l'uniformité de tant de déclamations passionnées, et n'en connaissant pas l'objet, demanderaient enfin: Quelle est donc, ô Français, cette religion si odieuse parmi vous, que je vois peinte de si affreuses couleurs dans la plupart de vos livres, qu'on ne désigne que sous les noms d'hypocrisie, de superstition et de fanatisme, et dont la destruction semble être la destruction indispensable de votre bonheur? Quel est ce Christ dont vos écrivains paraissent avoir tant d'horreur, à qui ils prodiguent les insultes et qu'ils ne cessent de nommer infâme? Quels sont ces prêtres et ces pontifes, représentés partout comme les plus criminels de tous les hommes et les plus dangereux ennemis de l'humanité? Il faudrait bien répondre que cette religion si outragée est celle de nos pères et la nôtre, la religion de l'état et de la nation chez laquelle ces livres se publient; que ce Christ, objet de tant de blasphèmes, est le Dieu que nous adorons, que la France adore depuis qu'elle existe, à qui sont consacrés tous nos temples, à qui s'adressent tous nos vœux et toutes nos prières; que ces prêtres, pour-

suivis avec tant de fureur, sont les ministres de notre Dieu et de l'Eglise qu'il a établie, qu'ils sont les gardiens du dépôt de la morale et de la foi, qu'ils prêchent la vertu, célèbrent les sacrés mystères, administrent les remèdes divins à nos âmes, instruisent nos enfans, consolent les affligés, soutiennent le courage des mourans, offrent le sacrifice d'expiation pour les morts, répandent sur la terre les bénédictions du Ciel. Peignez-vous, à ces mots, l'étonnement et l'indignation de cet étranger! Ne croyez-vous pas l'entendre qui s'écrie: Ah! c'en est assez; je pars, je retourne dans ma sauvage patrie; plutôt mourir mille fois que de vivre chez un peuple qui traite ainsi le Dieu qu'il adore, le Dieu de ses pères, et ses ministres? ou ce Dieu n'est qu'un vain fantôme, ou il fera de ce peuple un exemple de justice et de terreur qui épouvantera à jamais les nations parjures et impies; sans doute le feu du ciel tombera sur cette terre maudite, ou bien elle entr'ouvrira son sein pour dévorer ses sacrilèges habitans, ou quelque autre calamié plus affreuse punira cette monstrueuse impiété.

Hélas! mes Frères! pour nous punir, faut-il à ce Dieu d'autres vengeurs que les livres mêmes qui font tout notre crime? Que les doctrines qu'ils renferment remplacent encore une fois les dogmes de l'Evangile, et l'enfer sera encore une fois au milieu de nous. De ces livres, bien mieux que de la fabuleuse boîte de Pandore, sortiront tous les maux: les haines, les discordes, les séditions, les guerres civiles, les proscriptions, les meurtres, les suicides, tous les fléaux et tous les crimes qui désolent la terre; plus de respect pour le prince, plus d'ordre, de société, plus de liens de famille, plus de lois protectrices, plus de règle, plus d'humanité, plus de frein; à la place de ces sanctuaires où nous invoquons le Dieu trois fois saint, des temples impurs de la raison; au lieu des objets vénérables et sacrés de notre culte, de hideuses effigies et d'infâmes prostituées sur les

autels ; plus de ministres de paix , de tribunaux de la réconciliation , de sacrifice non sanglant ; mais des bourreaux , des échafauds , des supplices !

O mon Dieu ! lorsque vous fûtes irrité à l'excès contre votre peuple , vous dites : Je détournerai mon visage , et je cacherai ma face à leurs yeux , *Abcondam faciem meam ab eis* (1) ; je les laisserai (ô malediction terrible) ! je les laisserai suivre leurs inventions et leurs systèmes , *Ibunt in adinventionibus suis* (2) ; je les verrai , sans compassion , courir vers les abîmes où les précipite leur folie , et périr victimes de leur propre fureur , *Et intelligam in novissimis eorum* (3). Ah ! Seigneur , ne nous traitez pas de la sorte ; voilà que nous revenons vers vous dans toute la sincérité de nos cœurs ; périsse ces détestables livres qui nous avaient appris à vous blasphémer ! nous briserons ces idoles de notre orgueil ; nous livrerons aux flammes ces monumens de notre délire. Après avoir ainsi purifié nos maisons , nous sanctifierons nos cœurs ; et élevant vers vous des mains désormais innocentes , nous implorerons avec confiance ces puissantes bénédictions qui font seules la prospérité des particuliers et des empires , et que je vous souhaite , au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

(1) Dent. xxxii, 20.

(2) Ps. lxxx, 13.

(3) Ps. lxxii, 17.

AUTRE PÉRORAISON,

EN FAVEUR D'UNE

ASSOCIATION DE BONS LIVRES, A BORDEAUX.

A Dieu ne plaise , Seigneur , que vous exerciez de si rigoureuses vengeances ! Nous ne sommes pas tous coupables. S'il y a parmi nous des impies et des blasphémateurs , il y a aussi des âmes pieuses et fidèles qui brûlent d'un zèle sincère pour votre gloire. Si les uns se liguent pour le mal , les autres s'associent pour le bien. Pendant que ceux-là répandent les poisons , ceux-ci font circuler les remèdes , et des sources pures coulent à côté du torrent dévastateur dont nous déplorons les ravages. O vous , sages et généreux Chrétiens , qui avez su opposer à la funeste influence des livres corrupteurs les salutaires effets des lectures saintes , édifiantes et instructives ; qui , au prix de vos travaux et de vos sacrifices , propagez gratuitement les lumières de la foi et les leçons de la vertu , recevez ici , dans le lieu saint , les actions de grâces que les mœurs et la religion vous rendent. Votre respectable association est la première qui ait conçu et exécuté le dessein de faire servir aux intérêts de la morale publique , de l'ordre social et de la vérité , les mêmes moyens qu'on avait si efficacement employés pour le triomphe de l'erreur , de l'anarchie et du vice. Par là vous êtes devenus les bienfaiteurs de vos semblables : et déjà vous avez reçu les plus dignes récompenses de votre dévouement , dans l'approbation solennelle et les grâces précieuses du Saint-Siège apostolique ; dans l'estime publique et la haute protection des deux vénérables prélats , dont l'un est l'objet de vos justes regrets , l'autre de votre